

# Quelle est la part du maître ?

# Quelle est la part de l'enfant ?

Le petit mouchoir d'Alice, placé comme un symbole au début de ces modestes causeries que nous voudrions aiguiller vers une forme nouvelle de la **Culture**, a beaucoup amusé ce jeune camarade poète qui nous écrit :

*Il est peut-être risqué de profiter d'une certaine ingéniosité littéraire pour démontrer plus que la vie démontre. Travailler n'est pas forcément créer en qualité, mais le plus souvent produire par simple nécessité. Dans le vaste domaine de l'activité des hommes, naissent des hiérarchies qui ont tôt fait de réclamer à la culture toutes ses prérogatives. La culture est surtout quintessence à laquelle on peut accéder d'un jet, non forcément par le travail, mais le plus souvent au contraire par le simple jeu de l'inspiration : « Ça coule tout seul et le travail n'a souvent rien à voir là-dedans. Le don distendra toujours l'effort et le talent est qu'on le veuille ou non le signe d'une aristocratie gratuite. »*

Voilà qui nous conduit bien loin en apparence, mais qui, tout bonnement, nous ramène à cette suprématie d'une **Culture** valable seulement pour une élite prédestinée. Nous disons tout de suite que nous ne croyons pas à la prédestination qui, d'avance, concède à l'élu une sorte de grâce spirituelle mais qu'au contraire, nous constatons qu'il advient ce qu'il peut de la graine d'homme semée par mégarde dans une société bien imparfaite. Nous ne nions pas forcément que dans la promiscuité du taudis, où s'entasse la marmaille grouillante de l'ouvrier, l'enfant procréé dans l'abandon de la septième nuit de la semaine, soit pourvu de potentialités favorables. Mais ce que nous savons bien, c'est que l'étincelle de génie aura tôt fait de sombrer dans les misères et les turpitudes du paupérisme. Ce n'est point encore assez dire : cette société d'arrivisme et d'incohérence s'ingénie, semble-t-il, à précipiter dans le néant les forces vives qui tentent d'apporter un renouveau pour elle préjudiciable. Et l'artiste, tendu jusqu'à l'extrême limite de sa passion, n'a d'autre recours que l'abîme : la leçon de Van Gogh est de plus en plus significative. Certes, on peut alléguer, ça et là, les cas exceptionnels (et qui ne font que confirmer la règle) de personnalités bien trempées qui parmi des millions de naufragés, accèdent à la renommée. Encore faudrait-il y regarder de plus près pour s'assurer que cette renommée est bien de bon aloi et non

de vil clinquant dans un monde où la surenchère fausse toutes les valeurs. Car, cher camarade poète, c'est le clinquant seul qui a les prétentions d'une aristocratie gratuite. L'œuvre solide, dense de vie, n'est que l'aboutissement de perfectionnements méticuleux, de reconsidérations exigeantes où chaque porte à faux, chaque bavure s'éliminent d'eux-mêmes dans la perfection recrée. Ce n'est que par la pratique du beau métier, passionnément aimé, que l'on accède à une vraie culture faite de vrai discernement et non de quintessence de pacotille. Et c'est cela la voie royale.

C'est celle qu'a choisie tout naturellement le petit Pierre Fournier (Pont de Beauvoisin, Savoie) et nous le citons ici car son beau visage clair, pétri des charmes de l'enfance, nous dit assez qu'il n'en tirera point vanité. Quand on feuillette l'un de ces cahiers de bord, où ce bonhomme de 12 ans a l'habitude de consigner par l'arabesque et par la lettre ses sensations sur le monde, on reste étonné au sens presque originel du mot, tant s'y manifestent de discipline, d'audace réussie et, en un mot, de métier. Et, au-delà du métier, de force vive, concentrée dans un vouloir obstiné. Tout aspect de vie qui touche le cœur ou l'esprit de ce gamin paisible, s'inscrit dans une page nouvelle ajoutée à beaucoup d'autres pages d'albums, et dans l'endroit de sa vérité s'y déploient verve et gaieté qui sont la marque de sa sensibilité de petit artiste bon enfant. Pour qui voit l'envers des choses, les ombres s'alourdissent et, comme dans le négatif d'une plaque photographique, la satire s'y trouve cruellement transposée. Mais, pour l'instant, l'endroit seul nous importe et il est, reconnaissons-le, terriblement passionnant. Le don ? Le talent inné ? Écoutez parler notre camarade Fournier qui a charge de père et d'éducateur :

— Il n'avait pas trois ans quand il a fait son premier dessin. Il a dessiné par la suite ni plus ni moins que les enfants de notre école, mais au fur et à mesure de ses réussites, il s'est passionné pour le métier, un métier très particulier d'ailleurs, caricatural et spirituel qui, progressivement, prenait de plus en plus de place dans la vie de l'enfant. Son travail ? Il est déjà immense ! Les feuillets s'amoncellent dans sa chambre : de quoi charger un âne, copieusement ! Et je ne compte pas, bien sûr, ce qui s'inscrit en marge des cahiers et des livres ni ce qui se grave sur les murs vierges, le tronc lisse des arbres et le sable mouvant des bords de la rivière ou des plages maritimes, car, vous le devinez, les vacances plus encore que les périodes scolaires, décuplent les initiatives de notre dessinateur. Les choses vont plus loin encore et c'est maintenant tout son esprit qui se modèle sur son dessin : on peut dire vraiment qu'il s'épa-

nouit dans ce prodigieux passe-temps qui finit peu à peu par devenir la forme naturelle de tout son comportement... Tout ce qu'il lit, tout ce qu'il admire, ne sont lu et admiré qu'en fonction de son besoin du dessin et soyez sûr qu'il va chercher loin dans le passé et qu'il sait mettre la main sur la bonne source ! Sa passion du moyen âge, par exemple, n'est que l'expression de son admiration pour les livres d'heures, les illustrations des poèmes de Villon, des farces et de toute l'histoire des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> siècles. Et c'est parce qu'il se retrouve dans ces gravures moyenâgeuses qu'il les aime passionnément...

Et c'est bien ainsi que les choses se passent : il n'y a pas chez l'enfant doué, illumination première, décisive mais joyeuse expérience qui, peu à peu, délivre l'intelligence utile qui est Science et Art.

« Cette science de plein vent élargit ma vue du monde, lui donne fermeté et rondeur. Parler de ce que je connais, de ce savoir dense qui s'est ancré dans la pulpe de mon entendement, qui ne loge pas au bout des lèvres mais au bout des bras, c'est une ivresse salutaire de constater en moi sa charge vivante. Mes connaissances, aussi simples soient-elles, atteignent en moi, de la sorte, le secret et le principe mêmes de mon être. Elles s'incorporent et s'intègrent dans mon sang. Elles touchent ma conscience au-delà de ma mémoire et de ma subtilité. Elles ébranlent et mettent en service ce que mon être garde en dépôt. » (1)

Car c'est cela la vraie culture, celle vers laquelle tout naturellement s'en va l'enfant, car elle est prise de possession de l'être tout entier, « ivresse salutaire » de celui qui sait créer de ses mains et de son cerveau, « intégration » profonde de l'expérience même de la vie. Et cette expérience profonde qui « met en service ce que l'être garde en dépôt », c'est la forme même du travail choisi, aimé, c'est l'expression même du beau métier de Colas Breugnon ou de Michel Ange : « Science qui devient conscience, science juteuse qui donne joyuseté. » (2)

Toute grande aventure qui participe du génie de l'homme commence par un travail bien fait.

E. FREINET.

(A suivre)

(1 et 2) Elian Finbert, *Hautes terres*. Albin Michel.